

# DOSSIER PÉDAGOGIQUE

## *AU BONHEUR DES DAMES*



Page de couverture :  
Brocatelle peinture, article  
nouveau, imprimé en camaïeu  
avant la fabrication,  
Maison Ronze et Vachon,  
Lyon, 1867.  
MT 20726

# AU BONHEUR DES DAMES

Nouvel escalier des magasins  
du Bon Marché, gravure parue  
dans la presse, 1879.  
BnF, Estampes et  
Photographie (Va 270 j folio),  
© Bibliothèque nationale de  
France



## Objectifs

- Découvrir la mode, les évolutions techniques et les mutations économiques et sociales, à travers le textile et les arts décoratifs de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.
- Initier ou prolonger la lecture du roman de Zola, *Au Bonheur des dames*.

Cette visite centrée sur la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a pour fil conducteur le roman éponyme de Zola. Le romancier place au centre du onzième volume de sa grande saga *Les Rougon-Macquart* un des rouages importants des grandes mutations économiques et sociales du Second Empire : le développement des grands magasins. Pour cela, il mène une enquête minutieuse pendant deux mois, s'intéressant notamment au Bon marché et aux Grands Magasins du Louvre, qui serviront de modèles à son grand magasin nommé « *Au Bonheur des dames* ». C'est ainsi qu'il présente son projet dans l'ébauche du roman :

« Je veux dans *Au Bonheur des dames* faire le poème de l'activité moderne. Donc, changement complet de philosophie : plus de pessimisme d'abord, ne pas conclure à la bêtise et à la mélancolie de la vie, conclure au contraire à son continuel labeur, à la puissance et à la gaieté de son enfantement. En un mot, aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens. »

# ÉVOLUTION DE LA PRODUCTION TEXTILE ET DÉVELOPPEMENT DES GRANDS MAGASINS

*Détail, Oiseaux, Maison  
Schulz et Béraud,  
Lyon, 1862.  
MT 18788*

*Détail, Tenture « à la Bérain »,  
Maison Mathevon et Bouvard,  
Lyon, 1873.  
MT 51269*



La deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle apparaît comme un nouvel âge d'or pour la soierie lyonnaise. La mécanique Jacquard s'est imposée dans les ateliers et, surtout, menacée par la concurrence anglaise, russe ou turque, la Fabrique connaît un mouvement de renouveau sur le plan de la recherche technique et du dessin. C'est afin de servir de sources d'inspiration pour les fabricants que le musée d'Art et d'Industrie, l'ancêtre du Musée des Tissus, est créé. En 1855, quand Napoléon III organise à Paris la deuxième Exposition universelle, Lyon triomphe. Les fabricants y exposent des chefs-d'œuvre de technique au service de motifs renouvelés. Car le propos des Expositions universelles est de confronter, de manière pacifique, le commerce, l'industrie et les Arts. L'enjeu est de taille. Il est désormais parfaitement compris par les Lyonnais qui rivalisent d'inventivité pour ces événements.

*Panneau Bouquet de fleurs  
dédié à l'Impératrice Eugénie,  
Maison Godemard, Meynier,  
Delacroix, Lyon, 1855.  
MT 23362*



Ce panneau, présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1855, illustre le savoir-faire et l'excellence de la Fabrique lyonnaise. Il représente un bouquet de fleurs, « *dédié à Sa Majesté l'Impératrice des Français* ».

En parallèle, l'art de la teinture connaît une véritable révolution dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avec le développement des colorants synthétiques. En 1856, c'est un jeune Anglais, William Perkin, qui invente le tout premier colorant de synthèse : la mauvéine.

En 1858, ce sera ensuite au tour du Français Verguin d'inventer la fuch-sine. Dès lors, les découvertes vont se succéder à un rythme rapide. Les colorants synthétiques, par la très grande richesse de leurs nuances, leur résistance, leur adaptation à différents types de fibres, vont se multiplier, gagnant inexorablement du terrain sur les colorants naturels, et offrent de nouvelles possibilités aux fabricants. Cette révolution entraîne ainsi le développement considérable de l'industrie chimique, notamment dans la région lyonnaise.

*Ombrelle mécanique, Lyon,  
1860.  
MT 2014.2.4*



#### Texte écho - Chapitre IX

C'était l'exposition des ombrelles. Toutes ouvertes, arrondies comme des boucliers, elles couvraient le hall, de la baie vitrée du plafond à la cimaise de chêne verni. Autour des arcades des étages supérieurs, elles dessinaient des festons ; le long des colonnes, elles descendaient en guirlandes ; sur les balustrades des galeries, jusque sur les rampes des escaliers, elles filaient en lignes serrées ; et, partout, rangées symétriquement, bariolant les murs de rouge, de vert et de jaune, elles semblaient de grandes lanternes vénitiennes, allumées pour quelque fête colossale. Dans les angles, il y avait des motifs compliqués, des étoiles faites d'ombrelles à trente-neuf sous, dont les teintes claires, bleu pâle, blanc crème, rose tendre, brûlaient avec une douceur de veilleuse ; tandis que, au-dessus, d'immenses parasols japonais, où des grues couleur d'or volaient dans un ciel de pourpre, flambaient avec des reflets d'incendie.

L'évolution de la production textile s'accompagne du développement des grands magasins, notamment à Paris, la capitale étant profondément modifiée par les grands travaux d'Haussmann. Ces nouvelles enseignes soutiennent la production de soieries. Elles achètent en grandes quantités pour faire baisser les prix et écouler rapidement les marchandises.

Et ce fut là qu'un soir on décida l'entrée en campagne contre le Bonheur des Dames.

Gaujean était venu dîner. Dès le rôti, un gigot bourgeois, il avait abordé la question, de sa voix blanche de Lyonnais, épaissie par les brouillards du Rhône.

- *Ça devient impossible, répétait-il. Ils arrivent chez Dumonteil, n'est-ce pas ? se réservent la propriété d'un dessin, emportent du coup trois cents pièces, en exigeant une diminution de cinquante centimes par mètre ; et, comme ils payent comptant, ils bénéficient encore de l'escompte de dix-huit pour cent... Souvent, Dumonteil ne gagne pas vingt centimes. Il travaille pour occuper ses métiers, car tout métier qui chôme est un métier qui meurt... Alors, comment voulez-vous que nous, avec notre outillage plus restreint, et surtout avec nos façonniers, nous puissions soutenir la lutte ?*

Robineau, rêveur, oubliait de manger.

- *Trois cents pièces ! murmura-t-il. Moi, je tremble, quand j'en prends douze, et à quatre-vingt-dix jours... Ils peuvent afficher un franc, deux francs meilleur marché que nous. J'ai calculé qu'il y a une baisse de quinze pour cent au moins sur leurs articles de catalogue, quand on les compare à nos prix... C'est ce qui tue le petit commerce.*

Il était dans une heure de découragement. Sa femme, inquiète, le regardait d'un air tendre. Elle ne mordait point aux affaires, la tête cassée par tous ces chiffres, ne comprenant pas qu'on se donnât un pareil souci, lorsqu'il était si facile de rire et de s'aimer. Pourtant, il suffisait que son mari voulût vaincre : elle se passionnait avec lui, serait morte à son comptoir.

- *Mais pourquoi tous les fabricants ne s'entendent-ils pas ensemble ? reprit violemment Robineau. Ils leur feraient la loi, au lieu de la subir.*

Gaujean, qui avait redemandé une tranche de gigot, mâchait, avec lenteur.

- *Ah ! pourquoi, pourquoi... Il faut que les métiers travaillent, je vous l'ai dit. Quand on a des tissages un peu partout, aux environs de Lyon, dans le Gard, dans l'Isère, on ne peut chômer un jour, sans des pertes énormes... Puis, nous autres qui employons parfois des façonniers ayant dix ou quinze métiers, nous sommes davantage maîtres de la production, au point de vue du stock ; tandis que les grands fabricants se trouvent obligés d'avoir de continuels débouchés, les plus larges et les plus rapides possible... Aussi sont-ils à genoux devant les grands magasins. J'en connais trois ou quatre qui se les disputent, qui consentent à perdre pour obtenir leurs ordres. Et ils se rattrapent avec les petites maisons comme la vôtre. Oui, s'ils existent par eux, ils gagnent par vous... La crise finira Dieu sait comment !*
- *C'est odieux !* conclut Robineau, que ce cri de colère soulagea.

Zola étudie avec une grande précision ce nouveau commerce et ses conséquences sociales et économiques. À travers la palette de ses personnages, il montre comment les grands magasins en jouant sur la publicité, la vente à prix coutant et le renouvellement permanent des produits et des services proposés exacerbent le désir féminin et entretiennent une perpétuelle soif de consommation. Fidèle à l'esthétique naturaliste, il livre des descriptions très précises du grand magasin, tout en lui donnant une dimension épique.

#### Texte écho - Chapitre IV

À la soie, la foule était aussi venue. On s'écrasait surtout devant l'étalage intérieur, dressé par Hutin, et où Mouret avait donné les touches du maître. C'était, au fond du hall, autour d'une des colonnettes de fonte qui soutenaient le vitrage, comme un ruissellement d'étoffe, une nappe bouillonnée tombant de haut et s'élargissant jusqu'au parquet. Des satins clairs et des soies tendres jaillissaient d'abord : les satins à la reine, les satins renaissance, aux tons nacrés d'eau de source ; les soies légères aux transparences de cristal, vert Nil, ciel indien, rose de mai, bleu Danube.

Puis, venaient des tissus plus forts, les satins merveilleux, les soies duchesse, teintées chaudes, roulant à flots grossis. Et, en bas, ainsi que dans une vasque, dormaient les étoffes lourdes, les armures façonnées, les damas, les brocarts, les soies perlées et lamées, au milieu d'un lit profond de velours, tous les velours, noirs, blancs, de couleur, frappés à fond de soie ou de satin, creusant avec leurs taches mouvantes un lac immobile où semblaient danser des reflets de ciel et de paysage.

Des femmes, pâles de désirs, se penchaient comme pour se voir. Toutes, en face de cette cataracte lâchée, restaient debout, avec la peur sourde d'être prises dans le débordement d'un pareil luxe et avec l'irrésistible envie de s'y jeter et de s'y perdre.

Ce qui arrêta ces dames, c'était le spectacle prodigieux de la grande exposition de blanc. [...] Ensuite, les galeries s'enfonçaient, dans une blancheur éclatante, une échappée boréale, toute une contrée de neige, déroulant l'infini des steppes tendues d'hermine, l'entassement des glaciers allumés sous le soleil.

On retrouvait le blanc des vitrines du dehors, mais avivé, colossal, brûlant d'un bout à l'autre de l'énorme vaisseau, avec la flambée blanche d'un incendie en plein feu. Rien que du blanc, tous les articles blancs de chaque rayon, une débauche de blanc, un astre blanc dont le rayonnement fixe aveuglait d'abord, sans qu'on pût distinguer les détails, au milieu de cette blancheur unique. Bientôt les yeux s'accoutumaient : à gauche, la galerie Monsigny allongeait les promontoires blancs des toiles et des calicots, les roches blanches des draps de lit, des serviettes, des mouchoirs ; tandis que la galerie Michodière, à droite, occupée par la mercerie, la bonneterie et les lainages, exposait des constructions blanches en boutons de nacre, un grand décor bâti avec des chaussettes blanches, toute une salle recouverte de molleton blanc, éclairée au loin d'un coup de lumière. Mais le foyer de clarté rayonnait surtout de la galerie centrale, aux rubans et aux fichus, à la ganterie et à la soie.

Les comptoirs disparaissaient sous le blanc des soies et des rubans, des gants et des fichus. Autour des colonnettes de fer, s'élevaient des bouillonnés de mousseline blanche, noués de place en place par des foulards blancs. Les escaliers étaient garnis de draperies blanches, des draperies de piqué et de basin alternées, qui filaient le long des rampes, entouraient les halls, jusqu'au second étage ; et cette montée du blanc prenait des ailes, se pressait et se perdait, comme une envolée de cygnes. Puis, le blanc retombait des voûtes, une tombée de duvet, une nappe neigeuse en larges flocons : des couvertures blanches, des couvre-pieds blancs, battaient l'air, accrochés, pareils à des bannières d'église ; de longs jets de guipure traversaient, semblaient suspendre des essaims de papillons blancs, au bourdonnement immobile ; des dentelles frissonnaient de toutes parts, flottaient comme des fils de la Vierge par un ciel d'été, emplissaient l'air de leur haleine blanche. Et la merveille, l'autel de cette religion du blanc, était, au-dessus du comptoir des soieries, dans le grand hall, une tente faite de rideaux blancs, qui descendaient du vitrage.



# LA MODE DE LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

*Paire de bottines, France, vers  
1880.  
MT 31490*



Alors que la mode masculine est relativement sobre, le développement de l'industrie textile dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle a favorisé et soutenu la créativité de la mode féminine, mise à l'honneur dans les grands magasins. La silhouette féminine sous le Second Empire est surtout indissociable de la crinoline, qui fait son apparition vers 1845. Celle-ci s'inspire des paniers en usage au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son diamètre s'élargit progressivement jusqu'à donner toute son ampleur à la jupe en partie inférieure et accentuer la finesse de la taille.

*Veste faisant partie d'un  
ensemble avec jupe, France,  
entre 1860 et 1865.  
MT 51392*



Si les robes de bal ou d'apparat, largement décolletées et garnies de dentelles aux poignets, sont devenues les plus volumineuses possibles, comportant plusieurs jupes ou gonflées de plis et de volants, le costume de ville des femmes n'intègre pas toutes ces composantes. Le costume reste toujours révélateur de la condition sociale de celle qui le porte.

#### Texte écho - Chapitre IV

Le matin, à huit heures, lorsque Denise, qui allait justement débiter ce lundi-là, avait traversé le salon oriental, elle était restée saisie, ne reconnaissant plus l'entrée du magasin, achevant de se troubler dans ce décor de harem, planté à la porte. Un garçon l'ayant conduite sous les combles et remise entre les mains de madame Cabin, chargée du nettoyage et de la surveillance des chambres, celle-ci l'installa au numéro 7, où l'on avait déjà monté sa malle.

C'était une étroite cellule mansardée, ouvrant sur le toit par une fenêtre à tabatière, meublée d'un petit lit, d'une armoire de noyer, d'une table de toilette et de deux chaises. Vingt chambres pareilles s'alignaient le long d'un corridor de couvent, peint en jaune ; et, sur les trente-cinq demoiselles de la maison, les vingt qui n'avaient pas de famille à Paris couchaient là, tandis que les quinze autres logeaient au-dehors, quelques-unes chez des tantes ou des cousines d'emprunt. Tout de suite, Denise ôta la mince robe de laine, usée par la brosse, raccommodée aux manches, la seule qu'elle eût apportée de Valognes. Puis, elle passa l'uniforme de son rayon, une robe de soie noire, qu'on avait retouchée pour elle, et qui l'attendait sur le lit. Cette robe était encore un peu grande, trop large aux épaules. Mais elle se hâtait tellement, dans son émotion, qu'elle ne s'arrêta point à ces détails de coquetterie. Jamais elle n'avait porté de la soie.

Quand elle redescendit, endimanchée, mal à l'aise, elle regardait luire la jupe, elle éprouvait une honte aux bruissements tapageurs de l'étoffe.

Mais le baron revint avec malice sur les demoiselles des grands magasins. Il affectait de vouloir s'instruire, il posait des questions: d'où venaient-elles en général ? Avaient-elles d'aussi mauvaises mœurs qu'on le disait ? Toute une discussion s'engagea. [...]

En somme, quand elles voulaient se bien conduire, elles le pouvaient ; car elles n'étaient pas, comme les ouvrières du pavé parisien, obligées de se nourrir et de se loger : elles avaient la table et le lit, leur existence se trouvait assurée, une existence très dure sans doute. Le pis était leur situation neutre, mal déterminée, entre la boutiquière et la dame. Ainsi jetées dans le luxe, souvent sans instruction première, elles formaient une classe à part, inconnue. Leurs misères et leurs vices venaient de là.

— *Moi, dit madame de Boves, je ne connais pas de créatures plus désagréables... C'est à les gifler, des fois.*

Et ces dames exhalèrent leur rancune. On se dévorait devant les comptoirs, la femme y mangeait la femme, dans une rivalité aiguë d'argent et de beauté. C'était une jalousie maussade des vendeuses contre les clientes bien mises, les dames dont elles s'efforçaient de copier les allures, et une jalousie encore plus aigre des clientes mises pauvrement, des petites bourgeoises contre les vendeuses, ces filles vêtues de soie, dont elles voulaient obtenir une humilité de servante, pour un achat de dix sous.

# *LA FASCINATION DE L'EXTRÊME-ORIENT*

Après la mode des chinoiseries, en vogue depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'attraction exercée par le Japon entretient l'engouement pour les œuvres venues d'Extrême-Orient, dont l'importation s'intensifie. Ce goût se retrouve également dans les arts décoratifs et les textiles produits en France dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Laize à décor de stalactites,  
Bachelard et Cie, 1894 Lyon.  
MT 25822*



*Les Chrysanthèmes,  
Bachelard et Cie, 1894, Lyon.  
MT 25823*

*Enfant à califourchon sur un  
dragon, 1876,  
E. Bouchardon et Comtesse de  
Biencourt, France.  
MAD 1168.1*



Cette robe de cour semi-formelle d'été, ayant vraisemblablement appartenu à un prince impérial de premier ou de deuxième rang, fut donnée au musée d'Art et d'Industrie (l'ancêtre du musée) par l'impératrice Eugénie, le 10 novembre 1869.

*Robe de cour masculine semi-  
formelle, ou jifu, entre 1800  
et 1830, Chine.  
MT 21397*



## Texte écho - Chapitre IX

Sur le grand palier central, la chaise eut peine à passer. Mouret, justement, venait d'encombrer le palier d'un déballage d'articles de Paris, des coupes montées sur du zinc doré, des nécessaires et des caves à liqueur de camelote, trouvant qu'on y circulait trop librement, que la foule ne s'y étouffait pas. Et, là, il avait autorisé un de ses vendeurs à exposer, sur une petite table, des curiosités de la Chine et du Japon, quelques bibelots à bas prix, que les clientes s'arrachaient. C'était un succès inattendu, déjà il rêvait d'élargir cette vente. Madame Marty, pendant que deux garçons montaient la chaise au second étage, acheta six boutons d'ivoire, des souris en soie, un porte-allumettes en émail cloisonné.

## Texte écho - Chapitre XIV

Mais, sur le palier du grand escalier central, le Japon l'arrêta encore. Ce comptoir avait grandi, depuis le jour où Mouret s'était amusé à risquer, au même endroit, une petite table de proposition, couverte de quelques bibelots défraîchis, sans prévoir lui-même l'énorme succès. Peu de rayons avaient eu des débuts plus modestes, et maintenant il débordait de vieux bronzes, de vieux ivoires, de vieilles laques, il faisait quinze cent mille francs d'affaires chaque année, il remuait tout l'extrême Orient, où des voyageurs fouillaient pour lui les palais et les temples. D'ailleurs, les rayons poussaient toujours, on en avait essayé deux nouveaux en décembre, afin de boucher les vides de la morte saison d'hiver : un rayon de livres et un rayon de jouets d'enfants, qui devaient certainement grandir aussi et balayer encore des commerces voisins. Quatre ans venaient de suffire au Japon pour attirer toute la clientèle artistique de Paris.